



Un taxi pour trois

Taxi para tres
de Orlando Lübbert

Fiche technique

Chili - 2002 - 1h30

Réalisation et scénario :
Orlando Lübbert

Image :
P. Riquelme

Montage :
A. Ponce

Musique :
Eduardo Zvetelman

Interprètes :
Alejandro Trejo
(Ulises)
Daniel Muñoz
(Chavelo)
Fernando Gómez Rovira
(Coto)

Prix de la Concha de Oro au
Festival de San Sebastián 2001
Prix du meilleur scénario au
Festival de La Havane
Prix du meilleur film au Festival de
Miami 2002



Résumé

Jour de poisson : tandis qu'Ulises peine à faire redémarrer son taxi, une Lada brinquebalante qu'il n'en finit pas de finir de payer, deux gugusses lui tombent dessus par surprise, couteau en main : "Le volant ou le coffre ?" Autrement dit, Ulises a le choix : soit otage actif - chauffeur de ces malfrats en quête de sacs à arracher -, soit otage passif, enfermé à l'arrière de la voiture. Bon gré, mal gré, il participe, prend le volant... Et, peu à peu, va goûter à l'argent facile. On lui donne sa part, il en redemande. Le lendemain, le surlendemain, les "coups" se succèdent, le remboursement de la Lada s'accélère, tandis qu'il s'attache peu à peu à ses braqueurs un peu braques. Un couple de Pieds Nickelés, plus perdus que méchants : Chavelo, faux caïd excité et bavard et Coto, doux dingue puéril, s'incrute de plus en plus dans la vie d'Ulises, et au sein même de sa famille. (...)

Critique

Où était passée la comédie sociale, ce genre populaire si prisé autrefois ? Elle traînait parfois chez Ken Loach (**Riff Raff**). A part ça ? Ce type de film qui fit le bonheur de l'Italie des années 50 et 60 avait disparu. Bonne nouvelle, le voici qui réapparaît... au Chili avec **Un taxi pour trois**. Ce retour est dû à un ex-militant de gauche, exilé après le coup d'Etat de Pinochet et Kissinger, devenu ensuite un bon documentariste. Orlando Lübbert a pris à bras le corps la réalité de son pays et sa crise sociale féroce. Il y a glissé une fable, des comédiens, réalisant un film très réussi. Ulises (Alejandro Trejo) n'a pas fini de payer les traites de son taxi quand il est détourné du droit chemin par Chavelo et Coto (Daniel Muñoz et Fernando Gomez-Rovira), deux bandits calamiteux. Sous la menace d'un couteau, avec pour unique choix «le volant ou le coffre», en quelque sorte la complicité ou la mort, Ulises est

L E E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

obligé de les conduire à travers la banlieue de Santiago.

D'un coup raté à un autre à peine réussi, ou d'une vieille dame attaquée à coups de marteau à une station-service, bon gré mal gré, les bandits se constituent un butin. Ils le partagent avec leur otage, qui devient alors un membre de leur gang pathétique. Ulises se fait à sa nouvelle vie : il rêvait de payer les traites de son taxi, d'en finir avec les dettes, d'accéder à la société de consommation. Cela va être possible. Il s'offrira même un extra, une infidélité conjugale. La police veille pourtant. Du moins Padilla, un officier inquiétant, moins intéressé par la justice que par le butin des larrons.

Un taxi pour trois fonce avec un humour et un sens parfait du grotesque. Au passage, Lübbert rappelle mezzo voce les massacres de militants ouvriers commis il y a trente ans par Pinochet. Il se paie aussi le luxe de mélanger les cartes au milieu du jeu. Traqués par Padilla, les truands se réfugient chez Ulises. Ils y découvrent une vie calme et envisagent de renoncer à leur destin. Le problème, c'est qu'Ulises n'a aucune envie de remiser sa prospérité nouvelle...

Edouard Waintrop
Libération 29 Janvier 2003

Depuis le taxi d'Ulises, Orlando Lübbert, cinéaste de retour dans son pays après des années d'exil, se fait tour-opérateur : petit panorama du marasme d'après-dictature. A travers les ambiguïtés du trio, il dresse le bilan de toutes les misères : frustration matérielle et corrosion morale. Ce **Taxi pour trois** est comme un espace trop étroit, trop hostile pour ses occupants. Un monde d'insécurité, de débrouille et de corruption. Qui, d'Ulises, le brave père de famille, ou de ses deux têtes brûlées d'acolytes, est le plus déloyal ? Lübbert se garde bien de répondre, comme il évite toute lourdeur démonstrative. Les années Pinochet, il choisit de les évoquer le temps d'une scène pudique et poignante. Coto effleure à peine, l'œil rêveur, le souvenir de ses parents volatilisés un jour de 1973 : "Et ensuite, je suis resté tout seul..."

Filmé avec de petits moyens, ce conte amer est aussi le portrait de trois personnages complexes et denses, subtilement interprétés. La bonhomie opaque d'Ulises, les gaffes touchantes de Coto, l'exubérance un peu inquiétante de Chavelo, composent une attachante polyphonie. Les Chiliens ne s'y sont pas trompés, puisqu'ils ont fait un triomphe à ce **Taxi pour trois**, qui, phénomène local inédit, a dépassé en nombre d'entrées les blockbusters américains lors de sa sortie. Le film a également reçu en 2001 la récompense principale du festival de San Sebastián. (...)

Cécile Mury
Télérama n° 2768 - 1 février 2003

(...) Vif, mordant, ce **Taxi pour trois**, Grand Prix au dernier Festival de Saint-Sébastien, vaut avant tout par l'immersion qu'il impose au spectateur dans une jungle urbaine impitoyable. L'analyse sociale se teinte d'humour noir en un mélange qui donne une indéniable originalité à cette peinture d'un pays à la dérive.

Le Chili d'après la dictature, celui où le rêve de bien-être se fracasse sur la misère quotidienne et la violence, c'est là la matière première du film, et son vrai sujet. Le cinéaste ne s'en cache pas, puisque, notamment dans la première partie, il prend ouvertement les tribulations de son Ulysse local comme simple prétexte. Le taxi est un symbole, à l'évidence, de même que l'odyssée de son chauffeur, qui, de méfait en méfait, franchit un à un les cercles de l'enfer. Investie par Lübbert d'une puissance métaphorique sans doute excessive, la Lada décrépite d'Ulises doit alors porter un fardeau un peu lourd pour elle.

Difficile en effet de faire tenir tout un pays dans une voiture sans tomber par moments dans les pièges de la caricature et du simplisme. Le film trouve pourtant un nouveau souffle dans sa seconde partie, lorsque Chavelo et Coto s'installent chez Ulises. "On doit te prouver qu'on n'est pas si nuls", disent-ils sans rire.

Ce curieux rapport d'émulation entre les trois hommes reste, on le regrette, simplement effleuré, mais porte une ambiguïté intéressante. L'intrusion des deux tentateurs dans le foyer, les relations troubles qui se nouent entre eux et la famille de leur victime devenue complice, offrent en effet aux personnages l'occasion de cesser d'être des archétypes et d'exister pour eux-mêmes. C'est en fin de compte une forme de cynisme qui sauve le film de la lourdeur métaphorique qui le menaçait au départ. La légèreté d'Ulises qui ne s'émeut pas tellement de devenir un délinquant est, le plus souvent, celle du réalisateur : guère convaincu de la portée politique

de son histoire, il promène son public avec une ironie désabusée qui ne manque pas de charme

Florence Colombani
Le Monde - 29 janvier 2003

Basée sur des faits réels, l'histoire que nous relate le réalisateur chilien O. Lübbert est un prétexte pour nous propulser au cœur de son pays natal. Désireux d'inscrire son **Taxi pour trois** dans le quotidien d'un Chili partagé entre pauvreté, délinquance, corruption et crime, il en extrait une œuvre satirique assez réussie, frôlant cependant un peu trop généreusement la caricature. En effet, si ses personnages sont de pauvres hères qui se débattent dans leur quotidien, se raccrochant aux branches du crime, leur représentation est par trop typée, notamment celle des deux délinquants : leur jeu est caricatural et extérieur, et leur allure peu crédible (démarche exagérée, dents grossièrement salies...). Passées ces petites maladresses (visiblement pleinement assumées par le réalisateur), il se dégage du film une générosité et une énergie certaines. Revenu dans son pays après vingt années passées en Allemagne, Lübbert, frappé par la pauvreté et le désarroi de ses compatriotes, a voulu témoigner, avec le peu de moyens que lui permettait le budget de son film. Et, même si le dosage entre la sincérité et l'engagement de son propos d'une part, et le décalage des personnages et des situations d'autre part, dénote et décrédibilise un peu l'ensemble, on ne peut que le féliciter. Sa comédie noire et caustique a d'ailleurs eu un énorme succès inattendu au Chili, et a reçu un accueil positif de la critique, européenne entre autres, récoltant divers prix dont la Concha de Oro à San Sebastian 2001.

S.E.

Fiches du Cinéma n°1687

A l'opposé de la production argentine, dont on peut apprécier la diversité et la qualité (mais pour combien de temps encore, compte tenu de la crise économique ?), le cinéma chilien est moins florissant. Ses films n'arrivent donc qu'au compte-gouttes sur nos écrans.

Radio sexo latino de Cristian Galaz en 2000, **Le cas Pinochet** de Patricio Guzman, qui est aussi une coproduction européenne, en 2001, sont les exemples les plus récents. Voici maintenant **Un taxi pour trois**, qui n'est pas sans évoquer **Radio sexo...** comme témoignage sur la société après Pinochet. Mais l'odyssée d'Ulises Morales dans ce Chili victime du néolibéralisme sauvage va sensiblement plus loin que le film à sketches de Galaz, notamment dans son constat sur la réalité chilienne et par la panoplie de personnages rencontrés tout au long du périple. **Un taxi pour trois** se regarde à la fois comme une comédie aigre-douce, un film noir et un drame social. Un film «intelligent et drôle», comme le déclarait Claude Chabrol, Président du Jury du festival de San Sebastian en 2001, où **Un taxi pour trois** a obtenu la plus haute récompense, la Concha de Oro.

Philippe Descottes
www.mcinema.fr

Entretien avec le réalisateur

Quel a été votre parcours de cinéaste ?

J'ai d'abord été architecte, et je suis arrivé au cinéma par le documentaire. J'ai débuté avec Patricio Guzman, un réalisateur chilien (**Le Cas Pinochet**) qui travaille aujourd'hui à Paris. J'ai quitté le Chili au moment du coup d'Etat, en 1973. L'exil m'a conduit au Mexique, puis à Berlin-Ouest, où j'ai pu terminer un travail que j'avais commencé au Chili. Ce film, **Los Punos Frente al canon**, est un documentaire militant sur l'histoire du mouvement ouvrier chilien. Je suis ensuite devenu scénariste, toujours en Allemagne, où j'ai fait un peu de tout pour vivre. Au début, on pensait que la dictature de Pinochet allait durer quatre ou cinq ans, mais ça a duré dix-sept ans. J'ai fini par apprendre la langue ! Là-bas, j'ai réalisé des documentaires et des longs-métrages de fiction, **El Paso** (1979) et **La Colonia** (1985), tous deux sur des sujets chiliens, avec des acteurs allemands et chiliens. Mais **Un taxi pour trois** est mon premier film chilien.

Quelles ont été les conditions de production ?

Tout le matériel m'a été prêté par des amis. L'équipe était formée de gens jeunes, qui travaillaient sur un long-métrage pour la première fois. Au départ, on avait trouvé 90 000 dollars. Avec cet argent, on a tourné le film et on a fait un transfert en vidéo. Ensuite, on a emprunté l'argent pour la postproduction. Le film a coûté seulement 300 000 dollars. Le succès public, considérable, nous a permis de rembourser nos dettes. Reste que le film a été financé entièrement au Chili, ce qui est rare et plutôt ardu. J'espère faire de même avec mon nouveau film, **Julie la fugitive**.

Le succès public montre-t-il que les Chiliens se reconnaissent dans votre vision du pays ?

Oui, c'est ce phénomène qui rend le film important. Dans **Un taxi pour trois**, la frange populaire de la société est montrée de façon réaliste et sincère, sans voyeurisme. Les gens se sont reconnus. L'humour noir du film est celui du peuple chilien, dont la grande majorité est d'origine andalouse – alors que la classe dominante est castillane et basque. Pour toutes ces raisons, je savais que le film allait marcher au Chili. La vraie surprise, c'est qu'un film si ancré dans la réalité chilienne obtienne une telle reconnaissance internationale. Au fond, cela confirme mon intuition de toujours : plus un film a une identité forte, plus il est universel.

Propos recueillis par Florence Colombani
Le Monde - 23 Janvier 2003

Le réalisateur

En 2001, outre la Concha de Oro à San Sebastian, le film a obtenu le Prix du meilleur scénario au Festival de La Havane. Par ailleurs, il a été récompensé par le Prix du meilleur film au Festival de Miami 2002. Tiré d'un fait réel, l'anecdote racontée par un chauffeur de taxi, **Un taxi pour trois** est le troisième long métrage de fiction de Orlando Lübbert, qui a également réalisé de nombreux documentaires. Né au Chili en 1945, il a débuté au cinéma en étant l'assistant du réalisateur Patricio Guzman. Il a quitté le Chili en 1973, après le coup d'état militaire de Pinochet, pour s'installer en Allemagne, à Berlin, où il continue de travailler. Il est rentré au Chili en 1995.

www.mcinema.fr

Filmographie

Los punos frente al canon

El Paso 1979

La Colonia 1985

Taxi para tres 2002
Un taxi pour trois

Julie la fugitive
en préparation

Documents disponibles au France

Revue de presse
Positif n°504
Cahiers du cinéma n°575
CinéLive n°65

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com